



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Notre-Dame

L' extérieur

Bouillet, Auguste

Paris, 1897

Text

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47527](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47527)



Les Églises paroissiales de Paris

NOTRE-DAME

I

L'EXTÉRIEUR

Je ne connais guère, à Paris, de vue d'ensemble plus attrayante et plus pittoresque que celle qui se présente au regard lorsque, au milieu du pont des Saints-Pères, on se tourne vers l'Est. Le tableau est limité, à gauche, par le Louvre de Catherine de Médicis et de Henri IV, auquel fait suite, derrière le massif de verdure du jardin de l'Infante, le placage que Claude Perrault appliqua sur le vieux Louvre reconstruit sous Louis XIII ; à droite, par la belle façade de l'École des Beaux-Arts qui naguère encore se dissimulait discrètement derrière un rideau de beaux arbres que le vandalisme utilitaire a sacrifiés sans pitié. La coupole de l'Institut la domine, précédant l'Hôtel des monnaies ; au-dessus apparaissent les tours de Saint-Sulpice, le dôme du Panthéon et le grave clocher de la vieille église de Saint-Germain des Prés. A nos pieds arrivent les eaux du fleuve, agitées par le remous que produisent les bateaux-omnibus et les remorqueurs à la rauque sirène. Avant de s'engager sous le pont des Arts qui relie là-bas l'Institut et le vieux Louvre, elles ont baigné les piles robustes du Pont-Neuf, que partage inégalement la pointe de l'île de la Cité, berceau de Paris.

Au delà, derrière la statue du bon roi Henri IV, au-dessus des maisons qui entourent la place Dauphine, émerge une gerbe de monuments qui forme au

tableau un admirable fond. Voilà, à gauche, le dôme trop mesquin de la Cour de Cassation; il précède les vigoureuses silhouettes des tours du Palais de Justice : tour d'Argent, enserrée de menaçants créneaux, tours jumelles de Montgommery et de César, tour de l'Horloge dont le profil est si populaire. Voilà, plus à droite, le pignon délicat de la Sainte-Chapelle surmontée de sa flèche aiguë et effilée comme une aiguille; plus à droite encore les tours de Notre-Dame flanquent de leurs masses solides et graves la légère flèche ajourée qui les domine.

La cathédrale Notre-Dame, ami lecteur, aura notre première visite. Permettez-moi, pour abréger le chemin qui nous en sépare, de vous en dire brièvement l'histoire.



C'est seulement au ix^e siècle, dans un diplôme de 867, que la cathédrale de Paris est désignée pour la première fois sous le vocable de Notre-Dame. Du Breul, Lebeuf, et après eux tous les historiens de Paris, en font remonter la construction primitive avant le temps de l'évêque saint Marcel, qui vivait au iv^e siècle. Cette antique église aurait été reconstruite, ou au moins magnifiquement ornée, par le roi Childebert, en reconnaissance de la guérison que lui obtint du ciel saint Germain de Paris, et serait celle-là même dont Fortunat a poétiquement célébré la magnificence.

Des fouilles entreprises en 1845 et continuées pendant les deux années suivantes firent apparaître, cachés sous le sol du parvis actuel, des vestiges qui parurent être des substructions de la première basilique de Notre-Dame. Réparée sans doute à plusieurs reprises, elle avait été, au commencement du xii^e siècle, reconstruite sur le même emplacement et agrandie peut-être, ce qui ne l'empêcha pas d'être presque aussitôt insuffisante pour la population toujours croissante de la Cité. « Le chœur surtout, qui était peu développé, comme dans la plupart des églises romanes, ne pouvait plus contenir le clergé de plus en plus nombreux qui desservait la cathédrale. » Une nouvelle réédification s'imposait.

Lorsque l'évêque de Paris, Maurice de Sully, eut résolu de reconstruire sa cathédrale avec de plus vastes proportions, il voulut, selon l'usage alors constant, commencer le nouvel édifice par le chœur. Pour cela, il fallut abattre d'abord la vieille église Saint-Étienne, placée à cet endroit, ainsi que les maisons qui l'environnaient. L'église Notre-Dame, qui s'élevait sur l'emplacement du portail de la cathédrale actuelle et d'une partie du parvis, pouvait encore subsister jusqu'au jour où il faudrait élever la façade et les tours.

Les travaux commencèrent en 1163. En cette année-là le pape Alexandre III, réfugié en France, séjournait à Paris. S'il n'est pas prouvé qu'il ait posé la première pierre de la nouvelle cathédrale, il fut au moins témoin des commencements de l'entreprise, et ses encouragements ne durent pas manquer à l'évêque de Paris.

L'œuvre fut menée rapidement. Au témoignage de Robert de Torigny, abbé du Mont-Saint-Michel, le chevet était terminé en 1177, et il ne restait plus qu'à le couvrir. Aussi, cinq ans plus tard, le légat du Saint-Siège consacrait le

maître-autel, et, en 1185, le patriarche de Jérusalem, venu pour prêcher la troisième croisade, officiait dans le chœur, et y adressait la parole au peuple.

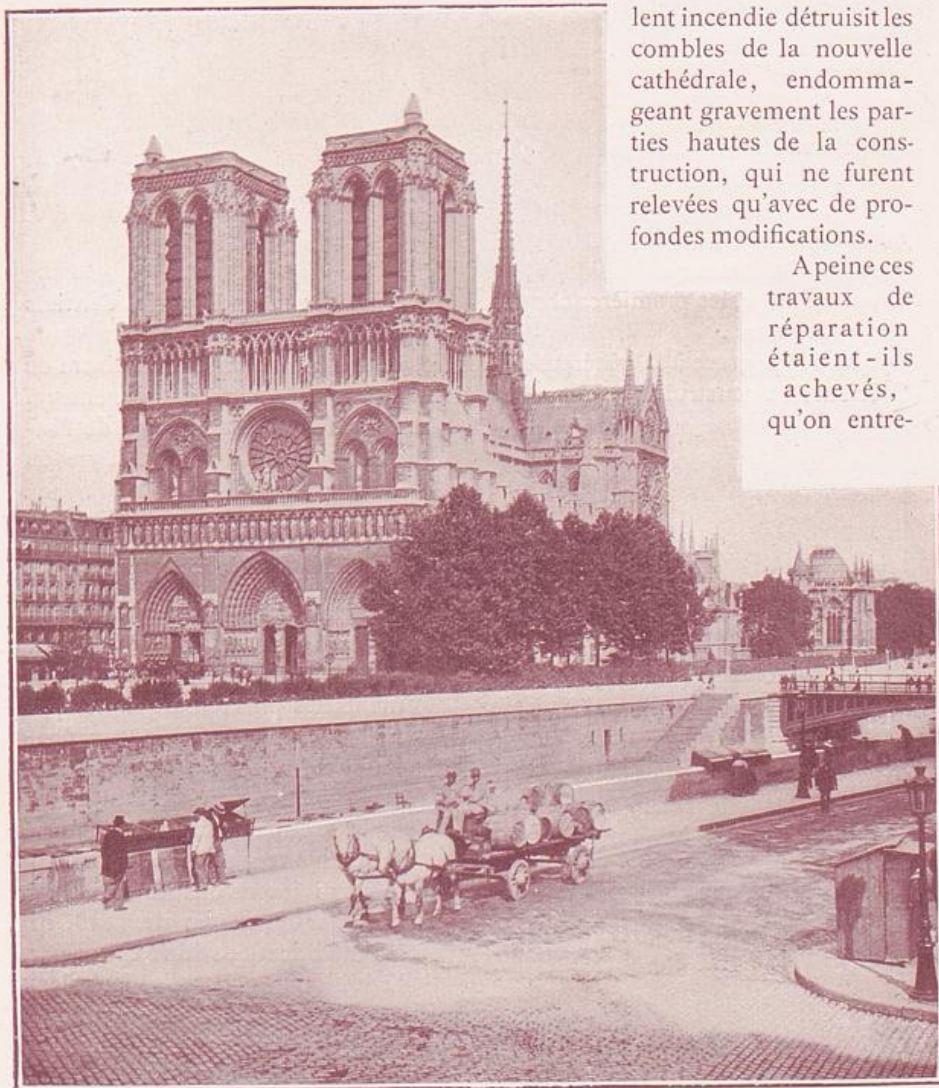
La construction de la nef devait être fort avancée lorsque Maurice de Sully mourut en 1196, léguant une somme importante pour donner au chœur une toiture de plomb. « Il y a tout lieu de croire, écrit Viollet-le-Duc, que la nef était élevée alors jusqu'à la troisième travée après les tours, à quelques mètres du sol. »

Les travaux durent être poussés avec la même activité sous l'épiscopat de son successeur, Eudes de Sully, qui put voir avant sa mort, arrivée en 1208, les portes de la grande façade en pleine voie de construction.

Continuée par l'évêque Pierre de Nemours, cette dernière était achevée jusqu'à la base de la galerie qui unit les deux tours, à la fin du règne de Philippe Auguste, en 1223. La vieille église Notre-Dame avait été rasée en 1218,

l'année même où un violent incendie détruisit les combles de la nouvelle cathédrale, endommageant gravement les parties hautes de la construction, qui ne furent relevées qu'avec de profondes modifications.

A peine ces travaux de réparation étaient-ils achevés, qu'on entre-





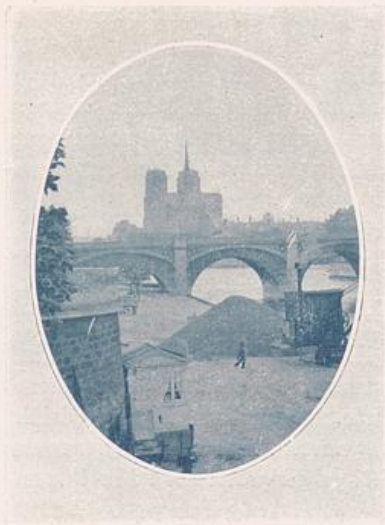
prit de ménager des chapelles entre les contreforts de la nef. Sous le roi saint Louis furent construits les deux portails du transept, la porte Rouge, les premières chapelles après le transept, ainsi que les derniers étages des tours.

Vers 1270, grâce à la généreuse libéralité de Jean de Paris, archidiacre de Soissons, on construisit les chapelles suivantes, entre les contreforts du chœur.



La dernière est l'œuvre de Mattias de Buci, mort évêque de Paris en 1304.

Dès lors l'œuvre commencée par Maurice de Sully était achevée. Moins d'un siècle et demi avait suffi pour mener à bonne fin l'entreprise qu'il avait conçue, et élever un des monuments les plus remarquables que nous ait légués le moyen âge. La rapidité avec laquelle il fut élevé explique l'unité qui se remarque dans l'édifice tout entier, et que n'ont pu altérer sensiblement ni les reconstitutions exigées par l'incendie de 1218, ni les modifications introduites par l'addition des chapelles latérales. Quand nous aurons ajouté que la clôture du chœur, commencée par le sculpteur Jean Ravy,



grâce à la munificence du chanoine Pierre de Fayel, fut terminée en 1351 par maître Jean le Bouteillier, nous saurons quelle était, au milieu du xiv^e siècle, la physionomie de notre cathédrale. Il n'entre pas dans notre plan de raconter les vicissitudes diverses qui, dans la suite des siècles, tour à tour l'enrichirent et l'appauvrirent, et enfin la légèrent à notre siècle toute dépouillée de ses richesses et mutilée par les hommes et les révolutions. Elle a pu, grâce à une habile et savante restauration, retrouver une nouvelle jeunesse et reprendre une physionomie qui la rend encore digne de notre admiration. Lassus et Viollet-le-Duc ont

eu la gloire de diriger ces travaux et de les mener à bonne fin avec un rare bonheur.

Il ne fallut pas moins de vingt années d'études consciencieuses et de labeur incessant pour panser les plaies de la vénérable basilique. Enfin, le 31 mai 1864, la consécration solennelle, qu'elle n'avait pas reçue lors de son achèvement, lui fut donnée par l'archevêque de Paris, Mgr Darboy : ce fut l'occasion de fêtes magnifiques et



inoubliables. Notre cathédrale pouvait de nouveau braver les siècles.

Tous les événements de notre histoire ont eu leur retentissement à Notre-Dame de Paris. Depuis bientôt sept siècles, ses voûtes ont tressailli de toutes les joies, de toutes les tristesses, de toutes les victoires et de tous les deuils qui ont ému l'âme de la

France. La plupart des dauphins ont reçu le baptême dans notre cathédrale; de nombreux mariages princiers y ont été célébrés; bien des fois les obsèques de nos rois en firent le vestibule de Saint-Denis, où leurs dépouillés allaient ensuite dormir leur dernier sommeil; le *Te Deum* y retentissait sans relâche pour fêter quelque naissance de prince, quelque avènement royal, quelque victoire éclatante, quelque guérison demandée avec instances et obtenue de la miséricorde divine.

En temps de guerre, on suspendait aux galeries les drapeaux pris à l'ennemi, et les généraux victorieux se faisaient gloire d'en augmenter le nombre.

De la chaire de Notre-Dame sont tombés les grands enseignements de la religion, et on sait quel retentissement et quelle autorité eut de nos jours la parole apostolique du R. P. Lacordaire, du R. P. de Ravignan, du R. P. Félix, du R. P. Monsabré. De nos jours aussi ont été célébrées à Notre-Dame d'importantes cérémonies, le mariage de Napoléon III, le baptême du Prince impérial, le service funèbre de Pie IX, les obsèques de l'immortel Pasteur, des innocentes victimes de l'incendie du Bazar de la Charité, et du président Félix Faure.

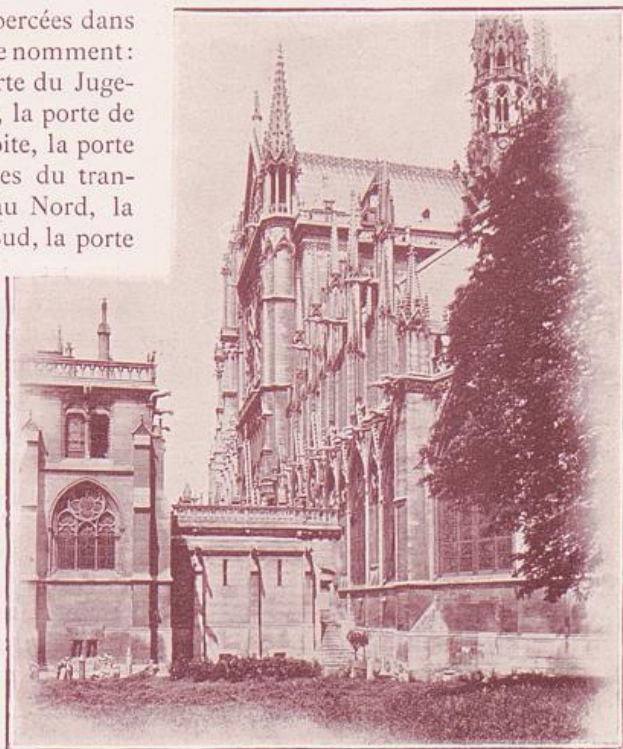
Que de fois n'a-t-on pas dit que pour concevoir une cathédrale parfaite, il faudrait réunir le portail de Reims, la nef d'Amiens, le chœur de Beauvais et le clocher de Chartres? J'imagine, quant à moi et non sans raison, qu'un tel assemblage serait chose étrange et hybride. Au surplus, la cathédrale de Paris, par son unité de plan et de construction, se suffit à elle-même et forme un tout bien complet.

Six portes s'ouvrent sur l'intérieur de l'édifice : elles ont chacune



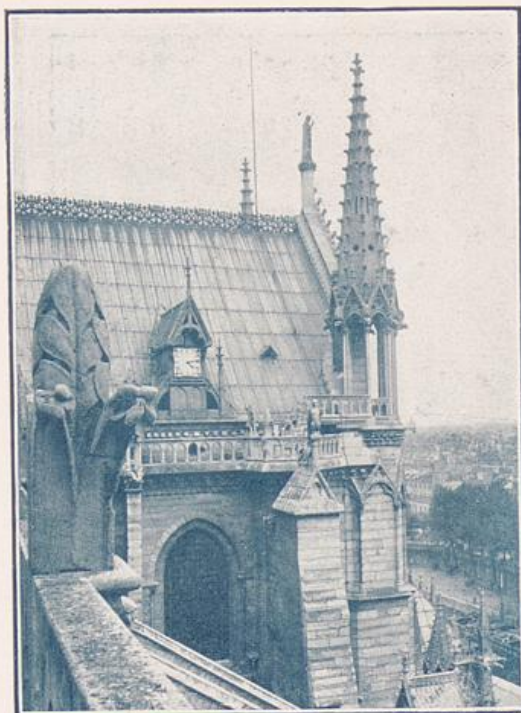
leur nom. Trois sont percées dans la façade principale et se nomment : celle du milieu, la porte du Jugement ; celle de gauche, la porte de la Vierge ; celle de droite, la porte Sainte-Anne. Les portes du transept sont appelées : au Nord, la porte du Cloître ; au Sud, la porte Saint-Marcel. Enfin, à la hauteur de la troisième travée du chœur s'ouvre au Nord la porte Rouge, réservée à l'usage du Chapitre (*grav. au haut de la p. 14*).

Rien de plus simple, et en même temps de plus majestueux que l'ordonnance de la façade principale. Lisez ce qu'en écrivait Victor Hugo : « Il est peu



de plus belles pages architecturales que cette façade où, successivement et à la fois, les trois portails creusés en ogive, le cordon brodé et dentelé des vingt-huit niches royales, l'immense rosace centrale flanquée de ses deux fenêtres latérales comme le prêtre du diacre et du sous-diacre, la haute et frêle galerie d'arcades à trèfle qui porte une lourde plate-forme sur ses fines colonnettes, enfin les deux noires

et massives tours avec leurs auvents d'ardoises, parties harmonieuses d'un tout magnifique, superposées en cinq étages gigantesques, se développent à l'œil en foule et sans trouble, avec leurs innombrables détails de statuaire, de sculpture et de ciselure, ralliés puissamment à la tranquille grandeur de l'ensemble ; vaste symphonie en pierre, pour ainsi dire ; œuvre colossale d'un homme et d'un peuple, tout ensemble une et complexe comme les Iliades et

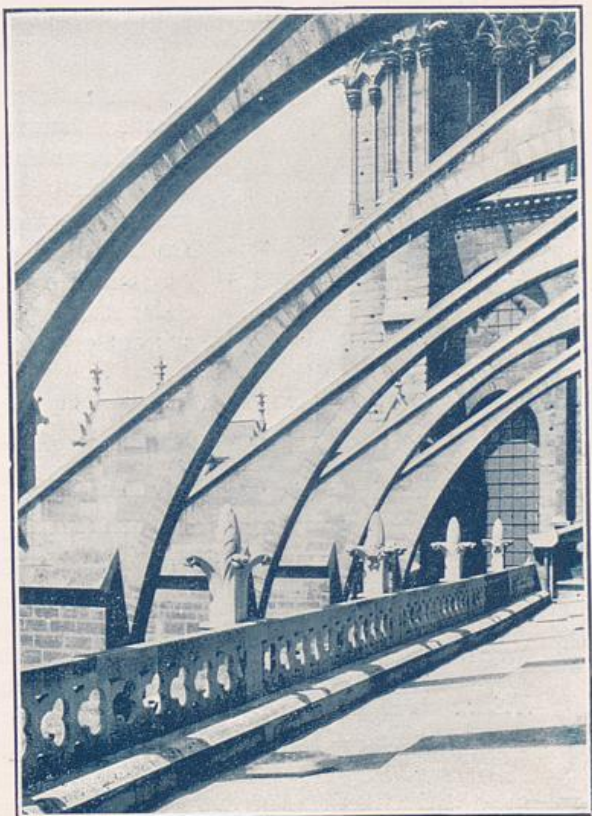


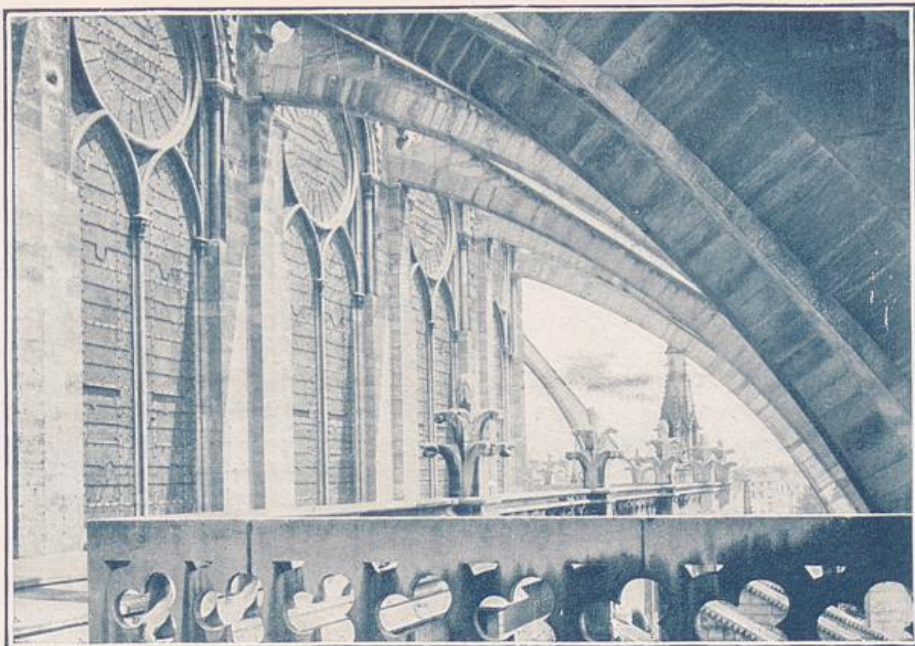
les Romanceros, dont elle est sœur; produit prodigieux de la cotisation de toutes les forces d'une époque, où sur chaque pierre on voit jaillir en cent façons la fantaisie de l'ouvrier disciplinée par le génie de l'artiste; sorte de création humaine, en un mot, puissante et féconde comme la création divine dont elle semble avoir dérobé le double caractère: variété, éternité ».

Quatre épais contreforts marquent la division de notre façade en trois parties dans le sens de la largeur; deux galeries en divisent la hauteur en trois étages (*grav. p. 3, 4*).

À l'étage inférieur, entre les contreforts, les trois portes, séparées chacune en deux baies par un pilier-trumeau, s'encadrent dans

des ouvertures ogivales profondément ébrasées dont les voûtures sont peuplées de nombreuses figures de patriarches, de prophètes, de rois, de martyrs et de vierges. Dans les ébrasements latéraux, de grandes statues d'apôtres, de saints et de saintes, semblent garder l'entrée; au trumeau sont adossées les figures de la Vierge, du Christ et de saint Marcel, évêque de Paris. Bon nombre de ces images, échappées au vandalisme révolutionnaire, sont des chefs-d'œuvre de la statuaire du moyen âge. Elles attestent que les artistes de ce temps avaient de leur art une conception élevée, et que leur ciseau, inspiré par le plus pur sentiment religieux, savait exprimer sur



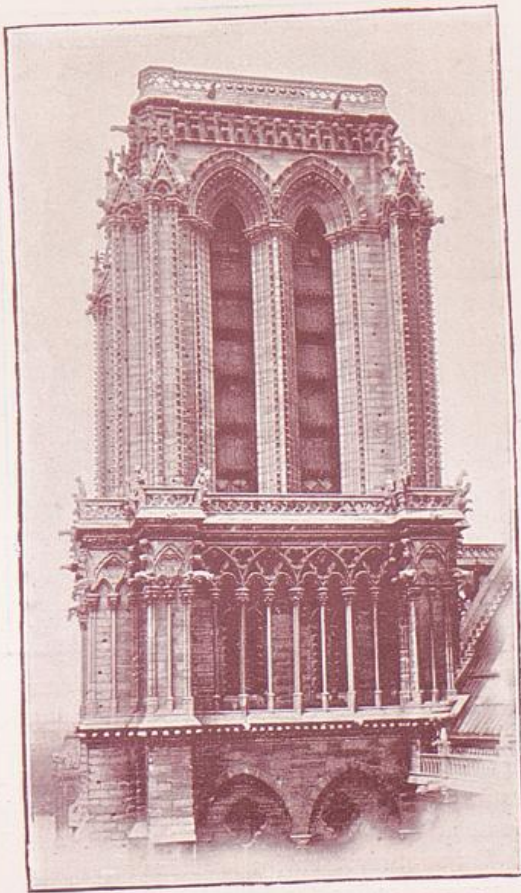


la pierre les plus hautes aspirations comme les plus bas sentiments de l'âme humaine, les caractères les plus précis de la ressemblance individuelle aussi bien que les traits de la plus idéale beauté.

Dans les tympanans se déroulent des scènes destinées à rappeler aux yeux les enseignements de la foi. Au-dessus du portail de droite, le plus ancien des trois, ce sont des épisodes de la vie de la Vierge; on la voit ensevelie et couronnée au portail de gauche. Au milieu sont représentées les scènes terribles de la résurrection des morts et du jugement dernier. Il a fallu, lors des travaux



de restauration de la cathédrale, rétablir la partie inférieure de ce tympan ainsi que le trumeau qui le supporte et la statue du Christ adossée à ce dernier. L'architecte Soufflot avait, en 1771, mutilé le tympan et détruit le trumeau dans le but de laisser un libre passage au dais qui se portait dans les processions. Remarquez, au-dessus du Christ qui juge les vivants et les morts, les deux rangées de petits anges qui occupent les deux premières voussures dans l'attitude de la contemplation la plus vive et de l'adoration la plus profonde. Dans les soubassements des portails, des médaillons offrent la personnification des vices et des



vertus, les signes du zodiaque et les travaux des mois. Le sculpteur et le peintre avaient, au moyen âge, la prétention d'instruire. Les représentations qu'ils prodiguaient sur les murs de nos cathédrales étaient, dans leur pensée, comme un vaste livre ouvert sous les yeux de tous. C'était, dans ces temps où l'imprimerie n'avait pas encore contribué à la diffusion de l'enseignement chrétien, une sorte de catéchisme en images qui rappelait à tous, savants et ignorants, les enseignements de la foi.

Les trois portes de la façade sont ornées de pentures en fer forgé d'un travail admirable. Celles de la porte Sainte-Anne sont visiblement plus anciennes que celles de la porte de la Vierge. Les pentures de la porte du Jugement ont été forgées de nos jours.

Il faut renoncer à décrire les motifs de cette ornementation. On pense, en les regardant, aux capricieux entrelacements comme en offrent certaines

lettres de manuscrits du moyen âge, et qui peut-être ont inspiré les artistes. Il semble qu'ils aient eu entre les mains une matière aisément malléable, à laquelle ils pouvaient donner toutes les formes que leur inspirait leur imagination féconde (*grav. p. 15*).

Est-il étonnant que nos pères aient vu là l'œuvre d'un démon du nom de Biscornet, venu en aide à l'ouvrier découragé, au prix de l'âme de ce dernier? Biscornet, dit la légende, put bien ferrer les portes latérales, mais il lui fut impossible de terminer la porte centrale, parce que c'était celle par où passait le Saint-Sacrement.

Au-dessus des trois portes, la galerie des Rois traverse la façade d'une extrémité à l'autre. C'est la plus ancienne et aussi, par sa conception et son ordonnance, la plus belle des galeries similaires qui se voient à la façade de nos cathédrales françaises. Vingt-huit arcs abritent autant de statues des rois de Juda et d'Israël, de travail moderne. Elles ont remplacé les statues primitives dont la Convention nationale, sur une motion de la Commune de Paris, avait décrété la destruction au mois d'octobre 1793. Vers la même époque, d'ailleurs, la Commune avait voté et arrêté la démolition de la cathédrale tout entière. Déjà on avait renversé le clocher qui s'élevait au-dessus de la croisée du transept, et c'est miracle que l'œuvre de vandalisme n'ait pas été poursuivie.

L'entablement qui surplombe légèrement la galerie des Rois porte une balu-

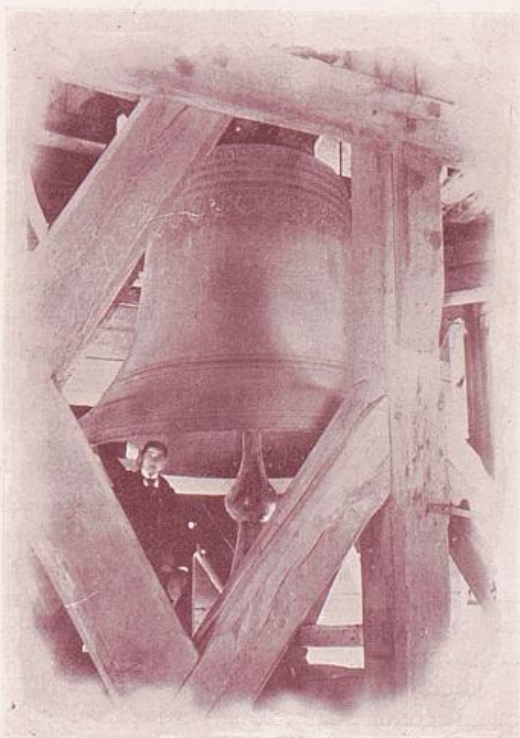
trade derrière laquelle on peut circuler sur une étroite terrasse qui sert de base à l'étage intermédiaire. C'est la galerie de la Vierge, ornée de statues de haute dimension : au milieu, la Vierge-Mère entre deux anges adorateurs ; à gauche et à droite, Adam et Ève : la Chute et la Rédemption. Autrefois, au milieu de la nuit du jeudi au vendredi après le dimanche de la Sexagésime, le clergé sortait de l'église et venait chanter les litanies de la Vierge sur le Parvis, pendant que le chevecier, montant à la galerie, plaçait deux cierges allumés dans les chandeliers que tenaient les deux anges.

Dans le second étage, s'ouvre, flanquée de deux larges baies ogivales, la grande rose, une merveille de simplicité rationnelle et de légèreté d'exécution, qui déverse sur la grande nef les mille feux de ses prestigieuses verrières (*grav. p. 15*).

Voici enfin les deux tours qui émergent et se détachent de la masse générale. Comme pour ménager la transition, une haute et svelte arcature enveloppe leur base d'un léger réseau à travers lequel apparaît le pignon du grand comble (*grav. p. 10*). Carrées jusqu'au sommet, les tours sont percées sur leurs quatre faces de hautes baies ogivales dont le tracé grave et sobre s'allie bien à leur majesté ; elles dissimulent leur masse robuste sous une multitude de crochets qui en hérissent toutes les arêtes verticales et se profilent sur le ciel. Sur les balustrades de l'arcature, à tous les angles rentrants et saillants, sont assis ou accroupis des êtres bizarres, oiseaux, démons ou monstres ; ils semblent contempler curieusement ou ironiquement la grande ville qui s'étale au-dessous d'eux. Les réflexions qu'ils se transmettent doivent être bruyantes, car un ange, le doigt sur la bouche, impose silence à toute cette fantastique ménagerie éclosée du cauchemar de quelque cerveau en délire. Cependant, du haut du pignon de la haute nef, un autre ange sonne la trompette du jugement dernier (*grav. p. 6, 12*).

C'est dans la tour de droite que se balance le bourdon, colosse de treize mille kilogrammes, dont la voix grave annonce à Paris les événements qui doivent lui mettre au cœur la joie ou le deuil, et faire tressaillir l'âme de la France. Au-dessus du bourdon est suspendue une cloche prise à Sébastopol. Les abat-son de métal laissent intacts les lignes de l'architecture. Avant les travaux de restauration, des sortes d'énormes auvents en charpente coupaient brutalement les colonnettes et masquaient la décoration extérieure.

L'ascension des tours est





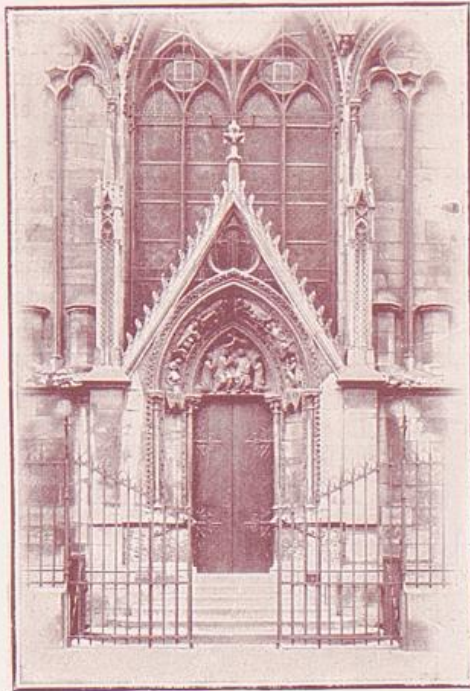
féconde en surprises. Tantôt le regard plonge dans des galeries pleines de mystère; tantôt, à travers quelque porte entr'ouverte, se déroule la perspective sans fin d'une allée qui court sur les toits, rayée par l'ombre des arcs-boutants qui l'encadrent (*grav. p. 8, 9*); tantôt apparaît une vaste salle inondée de lumière, ou l'enchevêtrement sombre des énormes poutres du beffroi, ou la gracieuse silhouette d'une svelte colonnade; tantôt, par d'étroites meurtrières, on a un point de vue nouveau et inattendu sur Paris. Enfin, lorsque, arrivé au sommet, on est quelque peu habitué à la lumière intense qui a tout à coup succédé aux ténèbres ou à la pénombre, on se sent comme suspendu au-dessus d'un océan de maisons. C'est Paris « la grand'ville » tout entière, barrée par la ligne argentée du fleuve que coupent de proche en proche les arcades des ponts, assombrie par des lignes et des fouillis de verdure, dominée par la masse imposante ou légère, noire ou radieuse des monuments (*grav. p. 13*).

Les deux tours sont de hauteur égale, mais diffèrent d'épaisseur. Il en résulte que la galerie des rois compte une statue de plus au Nord, et que la muraille dans laquelle sont percées la porte du Jugement et la grande rose se trouve légèrement en biais.

Voulez-vous emporter d'une visite de Notre-Dame à l'extérieur autre chose qu'une connaissance banale et incomplète : ne vous contentez pas d'en faire le

tour et d'en compter les fenêtres, les contreforts, les pinacles et les gargouilles. Montez hardiment partout où l'on peut monter, ouvrez toutes les portes, parcourez tous les combles et toutes les galeries, et vous aurez comme la révélation d'un monde nouveau. Ce sont toitures sur toitures : toitures des chapelles, toitures des collatéraux, toiture de la nef haute surmontée d'une crête finement découpée (*grav. p. 7*) ; ce sont baies et fenêtres de toute forme et de toute ornementation, gâbles ajourés et garnis de crochets, colonnettes aux chapiteaux délicatement sculptés. On a l'idée d'une promenade à travers une forêt suspendue, composée de contreforts, de pinacles, d'arcs-boutants d'une légèreté incomparable ; on y rencontre une faune étrange, monstres de toute forme, de tout poil et de toute écaille, gargouilles fantastiques qui s'accrochent, dans les attitudes les plus invraisemblables, à tous les angles, à toutes les saillies, sous toutes les niches ; on parcourt des allées droites et des allées sinueuses, des ronds-points et des carrefours ; partout l'œil trouve des échappées qui laissent contempler quelque coin gai ou triste de Paris, des maisons déjetées par le temps, ou des constructions trop régulièrement utilitaires et toutes brillantes de jeunesse, quelque monument sacré ou profane, quelque dôme ou quelque clocher qui se profile sur le gris ou sur l'azur du ciel, quelque bateau de transport ou de plaisance qui promène son panache de fumée sur la Seine, dont les rayons du soleil argentent la surface. Là-bas, à l'extrémité des combles, la masse sévère et imposante des tours projette sa grande ombre au déclin du jour, tandis que pointe, au-dessus





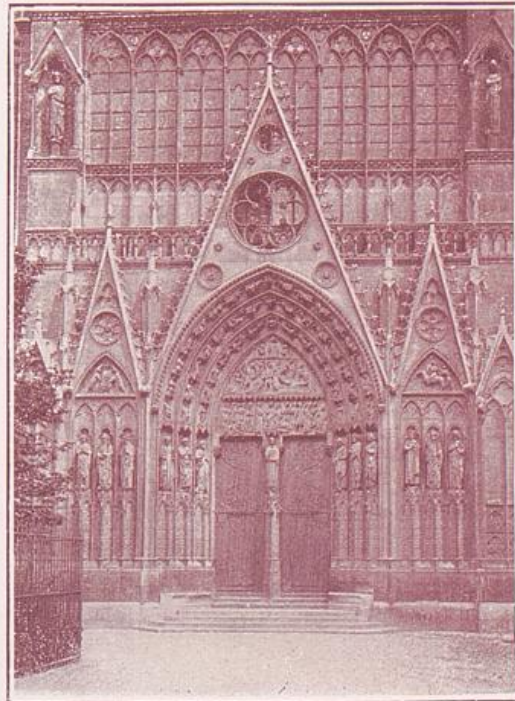
de notre tête, la haute flèche qui semble vouloir percer le ciel (*grav. p. 13*). Elle s'appuie sur les quatre angles du transept, escortée de graves statues, percée à sa base comme une dentelle, ouvrée à plaisir, terminée par une croix délicatement ajourée. Sa robuste charpente se relie, sous la toiture, à cette autre forêt qui a traversé près de six siècles, sans que ses ennemis naturels et acharnés, l'insecte et le feu, la foudre du ciel et l'imprudence de l'homme, lui aient fait subir la moindre atteinte fâcheuse.

Aux deux côtés du monument font saillie les deux façades du transept.

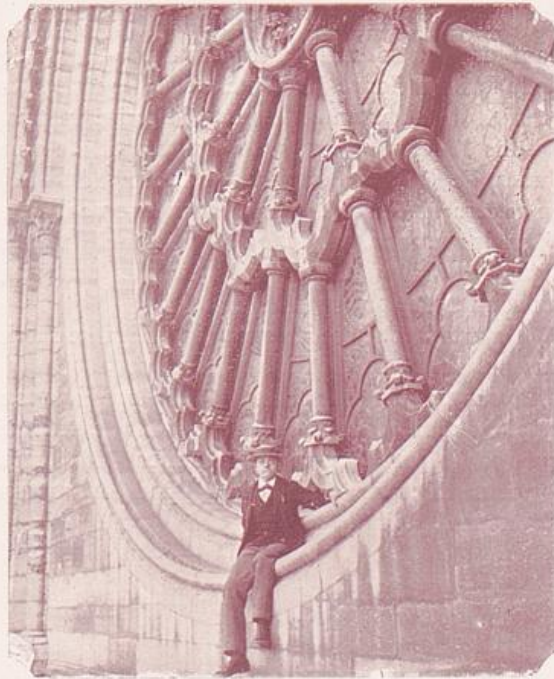
Construites, ou plutôt reconstruites trente ans environ après la façade principale, elles ont moins de gravité dans leur allure générale,

moins de vigueur dans leur ornementation, déjà plus abondante et plus recherchée. Elles sont néanmoins fort belles avec leurs grands gâbles à jour bordés d'une dentelle de crochets, leurs arcatures et leurs balustrades finement découpées, leurs élégants pinacles, et surtout leurs immenses roses aux élégants ajours. Une de ces façades, celle du Sud (*grav. p. 7, 8, 14*), porte la signature de celui qui en a commencé la construction en 1257. Jehan de Chelles est ainsi un des rares maîtres de l'œuvre dont nous connaissons le nom, alors que tant d'autres, trop modestes, sont à jamais oubliés et inconnus.

Au tympan de la porte du Sud est sculptée la légende du premier martyr saint Etienne, dont cette porte a reçu le nom. A la porte du Nord on voit la légende, si populaire au moyen âge, du diacre Théophile, qui



avait vendu son âme au diable et que la sainte Vierge délivra en déchirant le pacte qu'il avait conclu. Au trumeau de cette porte est adossée une statue de la Vierge, « célèbre par l'expression gracieuse de la tête et par la fierté maternelle de l'attitude ». Toutes les niches, toutes les voussures des deux façades, semblables dans leur ordonnance générale, furent peuplées de figures et de statues; la porte du Nord a perdu celles de sa partie inférieure.



La porte Rouge (*grav. au haut de la p. 14*) est séparée de la porte Saint-Marcel par deux travées.

Formée d'une baie ogivale accostée de deux pieds droits qui portent un pignon à jour, elle est d'une remarquable élégance.

Au tympan, on voit Marie couronnée dans le ciel par son Fils; à droite et à gauche sont agenouillés deux personnages qui semblent être le roi saint Louis et son épouse Marguerite de Provence. Dans la voussure sont sculptées des scènes de la vie de saint Marcel, qui était évêque de Paris vers le v^e siècle. Le soubassement, que le temps a rongé, est semé d'animaux réels et fantastiques d'une exécution charmante. La porte Rouge est vraisemblablement aussi l'œuvre de Jehan de Chelles.

Plus loin, sur le mur de l'abside, une série d'intéressants bas-reliefs, au nombre de six, proclament la gloire de la vierge Marie; dans un septième sont encore une fois figurés les principaux épisodes de la légende de Théophile.

Nous ne pouvons terminer cette visite trop rapide de notre cathédrale à l'extérieur, sans jeter un coup d'œil d'ensemble sur son abside (*grav. p. 4, 5*). Il faut pour cela se rendre sur le pont de la Tournelle. De là le vieil édifice se voit dans toute sa majesté, moins grave peut-être que celle de la façade principale, mais à coup sûr imposante et d'un puissant effet. Voilà les



trois étages de l'abside, arrondie en demi-cercle, largement ajourée, pyramidant jusqu'au sommet de la toiture, au-dessus de laquelle la silhouette aigüe de la flèche s'élance hardiment vers le ciel. A la nef haute s'appuient d'immenses arcs-boutants de plus de treize mètres de portée, émergeant d'un fouillis d'arcs plus petits, de contreforts, de pinacles, de frontons, de balustrades, de fleurons, de niches et de pignons. A droite et à gauche, s'appuie en arrière la masse du transept heureusement terminée par de gracieux et légers lanternons, tandis qu'au-dessus de la toiture apparaissent les sommets aigus des hautes baies percées dans les deux tours, et les balustrades qui en couronnent le sommet.

A la gauche de l'édifice se soude l'élégante sacristie construite en 1845 ; nous aurons occasion de la visiter plus tard.

Le monument tout entier semble déposé dans un nid de verdure qui en fait valoir la masse imposante en l'isolant des mesquines constructions modernes qui voudraient l'enserrer et l'étouffer dans leur étroite. Les arbres de Dieu forment un cadre et un écrin dignes du monument dont toutes les pierres chantent sa gloire.

